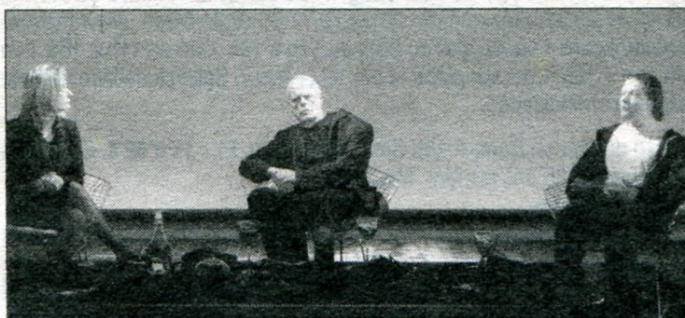




Eaux dormantes

Plus tout à fait vivants, mais pas encore morts, sept personnages sont réunis autour d'une table basse. Des fantômes en assemblée qui tentent de se donner le change en évoquant leurs vacances ou leurs brillantes carrières. Mais l'artifice ne masque pas le mal être latent qui les bouffe jusqu'à la moelle. Dans ce magistral huis clos, Lars Norén enclenche le processus de la perte qu'il décline sous toutes ses formes. Perte de la mémoire, de l'identité, des rêves, de la vie... Pour appuyer le texte écrit au cordeau, Claude Baqué a opté pour une mise en scène épurée, d'un esthétisme glaçant. Les décors et les costumes reflètent le noir des douleurs si difficilement dicibles. Un remarquable travail. Quant aux comédiens, ils sont impeccables de gravité. Ils viennent hanter leur propre corps pour mieux habiter leurs souffrances. Michel Hermon et Marie Matheron sont la parfaite incarnation de ces spectres ravagés par la perte d'un enfant qui à force d'étouffer leur chagrin en viennent à s'étouffer eux-mêmes jusqu'au point de non-retour. Nicolas Struve, dans un registre différent, livre une jolie interprétation du frère autiste. Ces « eaux dormantes » sont réellement un puits profond et terrible de l'oubli, une vision de l'enfer qui attire autant qu'elle révolte. Si vous décidez d'y plonger, vous en sortirez renversé. **D.D.**

Athénée. Voir page 15.